

Silence, on court ! **Complètement Kino !**

Michael Hogan

Numéro 230, mars-avril 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hogan, M. (2004). *Silence, on court ! : complètement Kino ! Séquences*, (230), 34-35.



Vie de trappeurs

Silence, on court ! Complètement Kino !

Nous voici déjà en l'an Kino 05. Si d'autres regroupements de jeunes cinéastes suscitent l'engouement du public, c'est sans aucun doute Kino qui, par son dynamisme, a contribué le plus depuis sa création à donner de la visibilité au court métrage d'ici. Qu'il nous soit donc permis, avant de parler des programmes présentés à l'ONF l'automne dernier, de faire un bref retour sur la naissance de cette fratrie pas comme les autres.

Kino (*mouvement* en grec) a été fondé à Montréal en 1999 par Christian Laurence, Eza Paventi et Stéphane Lafleur. Excédés par l'impénétrabilité du système de production et de diffusion du film, ils ont décrété tout bonnement que *pour apprendre à faire vues, il faut faire des vues*. La devise choisie illustre bien l'urgence, et la spontanéité du programme : « Faire bien avec rien. Faire mieux avec peu. Et le faire maintenant. » Profitant des avantages apportés par les nouvelles technologies (rapidité et coûts de production, convivialité) ils ont échafaudé un projet assorti de contraintes sévères quant aux cadences de production (chaque membre devait produire un film par mois), mais fondé sur la collaboration et la bonne humeur. Il fallait également trouver un lieu de diffusion à chaque fois différent qui suggère l'idée que montrer ses créations peut être une fête. En février 1999, la conspiration voyait le jour dans une obscure taverne de quartier. Depuis, le mouvement a essaimé au Canada, en Europe et aux États-Unis et si certaines contraintes ont évolué (les cadences de production sont maintenant décidées par les participants), l'obstination et l'esprit festif se sont suffisamment maintenus pour attirer l'attention de l'événement Magnifico, du FCMM et de Silence on court ! (ONF) ensuite, et même (!!!) de Radio-Canada.

Ce sont ces derniers partenaires qui présentaient l'automne dernier l'événement Silence on court ! réunissant une sélection en trois programmes de la production de différents collectifs de jeunes réalisateurs de courts de partout au Québec. Complètement Kino ! rassemblait une sélection représentative des deux dernières années de production, La Folie des groupes dressait le panorama des collectifs québécois et Le Coeur des villes présentait quelques-uns des films réalisés par les membres de Kino en tournée européenne (2003). Revisitons un peu les deux premiers programmes.

Avec Complètement Kino !, on se rend tout d'abord compte du caractère absolument éclaté des possibilités ouvertes par le mode de fonctionnement du groupe d'abord (la collaboration entre amis), par les possibilités offertes par les nouvelles technologies ensuite. Fictions, docus, animation, pastiches, expérimentations, tous les champs d'application sont explorés. Les films d'animation en particulier sont remarquables tant par leur créativité que par leur état d'achèvement. Combien de temps aurait nécessité par exemple la production d'un *Cours, Frontenac, cours* (Dominique Laurence) s'il avait été fait avec les anciennes technologies ? Pastiche du dessin animé *Road Runner* avec références au cinéma muet de poursuite, il fait bien sûr également appel au film de Tom Tykwer (*Cours, Lola, cours*). Réalisé par le fondateur de Kino, c'est lui qui donne véritablement le ton au restant de la séance. *Vie de trappeurs* de M. A. Godin, R. Lacombe, D. Laurence et J. Jeudy est une farce un peu convenue sur les préjugés qu'ont les Français sur les Québécois. Produit lors d'un voyage à Paris, il montre pourtant bien l'esprit de collaboration et la spontanéité du groupe. Autre farce, plus grasse celle-là : *Lyon Vice* d'Éric Gravel et Danny Lefebvre présente un couple québécois perdu à Lyon. C'est principalement l'occasion de déballer devant l'auditoire français des chapelets de blasphèmes et d'injures du cru. On touche avec ce film au défaut de la qualité de Kino. Les cadences de production peuvent parfois prendre la créativité de court. Mais qu'importe, Kino ne court pas les concours et le prochain sera meilleur. De Philippe Falardeau (*La Moitié gauche du frigo* - 2002), *San Juan de la Libertad* suit la quête spirituelle bien profane d'un Québécois sur la route de Compostelle. C'est

Paranoland



probablement le scénario le plus ambitieux de la sélection par l'intérêt qu'il porte au contenu. En intégrant des commentateurs d'une autre culture (griots africains) au récit, il lui ajoute une dimension humoristique tout de même assez surprenante de profondeur sur les notions de spiritualité et d'anthropocentrisme. Finalement, *Tastovul* de Frédéric Dompierre pointe, illustre et souligne à grands traits l'absurde et les conneries que propagent et soutiennent les infopublicités. Par son sujet, par sa forme pertinemment kitsch et un peu bâclée, par son irrévérence, *Tastovul* pourrait servir de manifeste à Kino. Il dit son fait à la production de grande consommation, s'en amuse... et fait mieux (ou pire...).

Si le mouvement Kino a le vent dans les voiles (il y a près de 500 kinoïtes au Canada seulement), d'autres collectifs, parfois plus anciens (Kiwistiti et La Semelle verte - 1998) partagent cette même rage de création. Ils sont de partout au Québec et le programme La Folie des groupes faisait la preuve que ce vent de nouveauté n'est pas qu'une passade et que l'irrévérence de Kino peut parfois être dépassée par une contestation plus véhémente (*Les Lucioles*, *Phylactère Cola*).

Encore ici, c'est d'abord le cinéma d'animation qui impressionne le plus par sa facture. La maîtrise rythmique d'*Engrenage* (Chloé Germain-Therrien) est assez terrifiante. J'entends encore son thème obstiné, je vois encore le kaléidoscope et les multiples couches du cauchemar moderne. Remarquable aussi le *Paranoland* de Patrick Boivin; s'il y a quelques maladroites dans sa narration, on reste quand même marqué par la qualité et la pertinence du dessin et de l'atmosphère. La contestation de l'ordre dans la société et les médias passe également par le documentaire avec *Concordia prise 1-2* (*Les Lucioles*). En même temps qu'on y raconte la visite chahutée de Benjamin Netanyahu à l'Université Concordia en 2002, on dénonce le traitement médiatique qu'on en avait été fait. Sympathique. Beaucoup plus sage : *Voyage par l'image* (Éric Proulx) est un joli montage de souvenirs d'un périple qui incite le spectateur à découvrir le monde. Est-ce une pub pour une agence de voyage ? En tout cas, ça marque bien la marotte du mouvement dans son ensemble : faire de l'image, produire, dire et diffuser. Il en sortira quelque chose, c'est sûr.

Michael Hogan




La Sphatte

Il y a, chez Denis Côté, une énergie inlassablement séduisante qui se traduit par un refus de la narration traditionnelle, procurant ainsi une bouffée d'air frais, de nos jours, affreusement nécessaire.

L'errance nocturne a rarement été évoquée dans le cinéma québécois. Au début des années 80, Micheline Lanctôt avait réussi à rendre en images ce quelque chose d'indicible qu'on appelle simplement « atmosphère ». Deux jeunes filles perdues dans la nuit cherchaient un prétexte à leur existence. Deux décennies plus tard, Côté expose deux fugitives sociales de la nouvelle génération. Entre ces deux époques, une ligne de démarcation qui semble être le refus à l'échec.

Le salut, selon Côté, semble transparaître dans le néant, dans cette étrange et à la fois attirante *nothingness* sujette à de nombreuses possibilités. Un quelconque mur sur lequel on se penche pour se consoler, un égaré qu'on finit par apprivoiser, une chaussée vide et imbibée qui donne un reflet miroir diaphane et sur lequel s'exposent nos incertitudes et nos illusions.

Le jeune cinéaste filme la nuit comme si elle s'offrait corps et âme à l'objectif de la caméra. Film nocturne par choix, intransigeant, nomade, volontairement imparfait, lucide dans sa quête de l'obscur et de l'imprécis, *La Sphatte*, c'est cette *asphalte* vagabonde qui conduit les personnages vers des zones d'ombre singulièrement libératrices. Ce qu'il manque à Côté, c'est de sentir encore plus ses personnages, quitte à sacrifier un peu le côté esthétique qu'il exploite avec doigté, ferveur et implication. Nous restons convaincus qu'avec l'énergie qu'il possède, ce cinéaste va sans doute marquer de façon significative les nouvelles voies de notre cinéma d'auteur. 

Élie Castiel

Canada [Québec] 2003, 18 minutes — Réal. : Denis Côté — Scén. : Denis Côté — Int. : Johanne Harberlin, Martine Collin, Daniel Rousseau — Contact : Nihil Productions/Providence Productions.